

Astérisque

HENRI CARTAN

Quelques souvenirs d'une longue amitié

Astérisque, tome 131 (1985), p. 15-23

http://www.numdam.org/item?id=AST_1985__131__15_0

© Société mathématique de France, 1985, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la collection « Astérisque » (<http://smf4.emath.fr/Publications/Asterisque/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

QUELQUES SOUVENIRS D'UNE LONGUE AMITIÉ

Ma première rencontre avec Laurent Schwartz remonte à Septembre 1940. En réalité elle s'est faite par personne interposée car c'est sa jeune épouse qui est venue me trouver à Toulouse, à un moment où la France était coupée en deux. J'étais venu dans cette ville pour faire passer l'oral du concours d'entrée à l'Ecole Normale ; Jean Delsarte et moi interrogeons en mathématiques les candidats qui se trouvaient alors en zone dite libre. Nous les interrogeons sans connaître les notes qu'ils avaient obtenues à l'écrit du concours, les copies de l'écrit étant restées à Paris. C'est donc là que Marie-Hélène Schwartz, mandatée par son mari, était venue me demander conseil : où allaient-ils s'installer ? Trouveraient-ils à Toulouse de bonnes conditions de travail ? Je leur conseillai d'aller plutôt à Clermont-Ferrand, où était repliée l'Université de Strasbourg : ce qu'ils firent.

C'est à Clermont que Laurent Schwartz rencontra pour la première fois Bourbaki, un événement aux conséquences sans doute pas négligeables. Il fut rapidement agrégé au groupe. Je le revis à Clermont en 1941 et 1942 à l'occasion de réunions de travail de Bourbaki ; nous aimions à nous retrouver à la Marquise de Sévigné pour y déguster des tasses de vrai chocolat, bienfaisantes pour nos estomacs creux. En Avril 1943, les Schwartz émigrèrent à Grenoble et changèrent d'identité, pour fuir l'occupation allemande à la suite de la suppression de la ligne de démarcation. Et je ne les revis plus jusqu'en 1944.

En automne 1944, après la libération de Paris, le ménage vient s'installer à Paris avec un jeune enfant. Ils logent tout près de chez moi, au rez-de-chaussée du 11 rue Monticelli, dans un appartement qui avait été celui de Leray dans les années 35. Nous nous voyons très souvent ; Schwartz m'expose ses idées sur le tableau noir, dans l'appartement dont Madame Flamant nous a laissé la jouissance, le nôtre se trouvant dans Strasbourg occupée. C'est devant ce tableau noir qu'un jour Schwartz me fait part de ses premières idées sur les distributions ; elles lui

sont venues en étudiant un petit article de Choquet et Deny dont je lui avais recommandé la lecture. Je suis tout de suite enthousiasmé ; mais sans doute Schwartz n'avait-il pas besoin de mes encouragements, car il était déjà bien lancé. Ses idées évoluent d'ailleurs très vite ; au bout de peu de temps il me parle déjà de la transformation de Fourier des distributions tempérées (qui s'appelaient alors "sphériques"). Il faudrait rédigier ; mais c'est là le drame, car il n'en a pas le temps : trop d'idées nouvelles se bousculent, il y a trop d'applications entrevues, et il faudrait laisser les choses mûrir. Cette non-rédaction fâche beaucoup André Weil, qui est au courant par-dessus l'Atlantique. Paradoxalement la première publication où l'on utilise les distributions est la thèse de Jacques Deny, qui s'en sert magnifiquement en théorie du potentiel. Schwartz publie tout de même en 1946 un court article de 8 pages, que BreLOT s'est empressé de prendre pour les Annales de l'Université de Grenoble (qui ne s'appelaient pas encore "Annales de l'Institut Fourier"). C'est seulement en 1950 et 1951 que sortiront les deux volumes de Schwartz sur la théorie des distributions, dans la série des "Publications de l'Université de Strasbourg" ; cette première édition ne comportait pas encore de papillons sur la couverture.

Nous voici séparés en Décembre 1944 : Schwartz a été appelé à Grenoble par BreLOT comme chargé de cours. Mais il passe souvent à Paris et me tient au courant des progrès de ses idées. A la rentrée de 1945 Schwartz est nommé à Nancy, où Delsarte avait pris en mains le développement du centre mathématique. C'était l'époque où les congrès Bourbaki se tenaient à Nancy. A la fin de chaque congrès, chacun prenait des engagements de travail (cette tradition s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui). Voici ce qu'on lit dans le compte-rendu du congrès de Décembre 1946 : "Schwartz s'engage à débrouiller complètement les anneaux d'opérateurs de von Neumann". C'est aussi lors de ce congrès qu'un concours avait été ouvert entre les membres présents pour donner des démonstrations variées de la dérivabilité de la fonction exponentielle. La démonstration de Schwartz était la suivante : je prends la dérivée au sens des distributions, et puisque la dérivée est proportionnelle à la fonction, c'est une fonction continue.

Mais revenons un peu en arrière. J'étais moi-même retourné à Strasbourg en Octobre 1945 pour deux ans. Au cours de l'année 1945-46 j'y avais organisé, avec l'aide de Dieudonné qui enseignait alors à Nancy, une série d'exposés de Schwartz sur les distributions, afin d'aider à propager les idées nouvelles. Je me rappelle que Chevalley était présent et n'était pas le moins enthousiaste des auditeurs.

A Nancy, Delsarte se met en devoir de mieux faire connaître à l'extérieur ses jeunes collègues Schwartz et Godement. C'est en partie dans ce but qu'il organise, en juin 1947, avec l'aide du C.N.R.S., un colloque international sur l'ana-

QUELQUES SOUVENIRS D'UNE LONGUE AMITIÉ

lyse harmonique. Il réussit à y faire participer Norbert Wiener, dont l'agilité d'esprit stupéfia les participants : car pendant chaque exposé il tombait dans un profond sommeil, puis à la fin de l'exposé se réveillait brusquement et ne manquait jamais de faire des remarques pertinentes sur ce qui avait été dit. C'est à la fin de ce colloque qu'eut lieu la première rencontre entre Schwartz et Whitney, venu en France pour participer à un colloque de topologie qui allait se tenir à Paris quelques jours plus tard. Schwartz voulait poser à Whitney un problème difficile relatif aux idéaux ponctuels de fonctions différentiables. Réponse de Whitney : "Je crois pouvoir trouver la solution en un quart d'heure". Il la trouva en effet, mais après plusieurs semaines.

Les mois, les années passent. J'ai moi-même réintégré Paris en Octobre 1947. Peu à peu la renommée de Schwartz se propage : il est invité à Vancouver pendant l'été de 1949. Marshall Stone, qui a pris la direction du département de mathématiques de Chicago, veut profiter de ce voyage de Schwartz à Vancouver pour le faire venir à Chicago. Mais cette invitation restera sans suite, car pour pénétrer aux Etats-Unis il faut un visa d'entrée. Or, bien qu'il s'y soit pris très à l'avance, Schwartz ne reçoit aucune réponse à sa demande de visa ; Stone fait alors des démarches au plus haut niveau aux Etats-Unis, et obtient enfin une réponse : le visa sera refusé, Laurent Schwartz étant un dangereux communiste (il s'est présenté en 1946, à Grenoble, à une élection sur une liste "trotzkiste").

Cet incident produit un effet désastreux dans notre cercle d'amis (Weil, Dieudonné, Delsarte, Chevalley). En effet, dans un an, en Août 1950, doit se tenir le premier congrès international des mathématiciens d'après-guerre (il n'y en a plus eu depuis 1936), et il aura lieu à l'Université Harvard. Si le visa d'entrée aux Etats-Unis a été refusé à Schwartz en 1949, il le sera sans doute aussi en 1950, à moins que d'ici là nous n'entreprenions une campagne énergique auprès des collègues américains. Nous y tenons d'autant plus qu'il est déjà plausible que la découverte des distributions vaudra à Laurent Schwartz l'une des deux médailles Fields qui seront décernées à ce congrès de Harvard. Nous nous mettons donc en campagne dès l'automne de 1949, en invoquant la libre circulation des hommes et des idées (on n'avait pas encore signé les accords d'Helsinki). Au bout de six mois et de bien des péripéties, nous avons gagné : à Pâques nous avons l'assurance que, par une faveur toute spéciale, le visa sera accordé (mais Schwartz n'aura pas le droit de circuler à l'intérieur des Etats-Unis). Et à la même époque il est devenu certain que Schwartz recevra la médaille Fields et sera invité à faire une conférence au congrès.

Hélas, rien n'était encore réglé. En effet, les organisateurs du congrès avaient pris l'initiative, en décembre 1949, de proposer à Jacques Hadamard, alors âgé de 84 ans, le titre de "président d'honneur du congrès" ; et par courtoisie ils ajoutaient que, bien entendu, si Hadamard désirait venir en personne, il serait

accueilli à bras ouverts. "Je viens", répond Hadamard. Et il demande son visa. Trois mois plus tard, aucune réponse à cette demande ; notre expérience de l'année précédente nous avait appris ce que cela signifiait. C'est alors que j'appris à connaître vraiment la fermeté de caractère de Laurent Schwartz ; il me dit : "Si Hadamard n'obtient pas de visa et ne peut assister au congrès, il est impensable que j'y aille". Patatras ! J'avoue que ma première réaction fut celle-ci : après nous être donné tant de peine pour obtenir la participation de Schwartz au congrès, allons-nous échouer au port ? Mais j'étais bien forcé de reconnaître que Schwartz avait raison, et qu'il eût été inconvenant de laisser tomber Hadamard. Nous voici donc embarqués dans une nouvelle campagne. Je dois dire que je devais me battre en première ligne, car j'assumais depuis le 1er Janvier la présidence de la Société Mathématique de France, laquelle était chargée d'organiser la participation française au congrès de Harvard. Cette participation se montait à une trentaine de personnes, ce qui peut paraître bien peu aujourd'hui ; mais que l'on se reporte aux pénibles années de l'après-guerre, à la difficulté des voyages, aux faibles ressources financières des universitaires. Les collègues américains aidaient financièrement les participants français, avec générosité. Les français doivent voyager par bateau, les réservations ayant été faites plusieurs mois à l'avance sur le "Caronia", de la Cunard Line. La question est posée aux participants français : maintenez-vous votre participation si Hadamard n'obtient pas son visa ? Un peu plus de la moitié subordonnent leur participation au visa, et je suis chargé d'en informer les organisateurs du congrès. Le Ministère français des Affaires Etrangères est alerté, l'Ambassadeur de France intervient à Washington. Cependant les grandes vacances approchent ; ceux qui subordonnent leur voyage au visa d'Hadamard me donnent pleins pouvoirs pour annuler, ou confirmer selon le cas, leur réservation sur le bateau à la date limite fixée par la Cunard Line (le 28 Juillet, je crois), date dont les organisateurs du congrès sont informés (c'est un ultimatum, diront-ils avec quelque raison). Au dernier moment, le secrétaire du Comité d'Organisation du congrès se rend à Washington pour une ultime démarche. Enfin, la veille du jour limite, je reçois le matin, dans la Drôme où je passe mes vacances, deux télégrammes, l'un des Affaires Etrangères, l'autre des Etats-Unis ; tous deux disent que le visa est accordé. Je me précipite à la poste pour expédier une vingtaine de télégrammes, car tout le monde devait être immédiatement prévenu. Et je me sens enfin soulagé d'un lourd fardeau. A 14 heures, le télégraphiste sonne ; j'ouvre le télégramme : "De quoi s'agit-il ? Schwartz". Que se passe-t-il ? Ai-je été assez peu clair pour que Schwartz lui-même n'ait pas compris ? Il me faut attendre l'ouverture du bureau de poste à 15 heures ; heureusement je sais comment joindre au téléphone Schwartz qui passe ses vacances à Pelvoux. "Mais c'est une plaisanterie", me répond-il. J'aurais dû m'en douter, mais j'avoue qu'après la tension des dernières semaines je n'étais pas disposé à plaisanter, et je le lui ai dit un peu crûment.

QUELQUES SOUVENIRS D'UNE LONGUE AMITIÉ

"De quoi s'agit-il ?", cette locution qu'affectionnait, paraît-il, le maréchal Foch est restée fameuse entre nous deux. Un an plus tard, en Octobre 1951, alors que je pressais Schwartz d'être candidat à Paris à la succession de Favard, il m'écrit : "De quoi s'agit-il ? Pour cette fois, c'est sérieusement que je ne comprends pas bien." - Il faut dire que je m'étais mis en tête, à tort ou à raison, de remonter le niveau de la Sorbonne en mathématiques, et que je voulais y attirer Schwartz, Brelot, Choquet. Mais Schwartz voulait rester à Nancy encore au moins un an, l'année scolaire 1951-52. A cette occasion, qu'il me soit permis de donner lecture d'un post-scriptum d'une lettre qu'il m'écrivait le 6 Août 1951 ; certains parmi vous savent sans doute que l'une des particularités de Schwartz, outre celle d'être un grand spécialiste de papillons, et celle qui consiste à avoir de nombreux cousins à travers le monde, est aussi celle de vivre parfois des rêves assez extraordinaires, et d'être capable de s'en souvenir.

Voici le post-scriptum de la lettre du 6 Août 1951 : "Puis-je me permettre de te raconter un rêve qui marque mes hésitations devant la Sorbonne ? J'ai rêvé que j'avais décidé de m'établir épiciier, mais seulement dans 5 ans ; j'avais acheté le local. Ma femme s'inquiétait de ce que notre collègue nancéen Roubault, qui nous avait promis sa clientèle, changeât d'avis. Je lui répondais : "Ne t'occupe pas des questions secondaires. Que j'aie fini par me décider à quitter mon métier de professeur de Faculté, qui me plaît, pour celui d'épiciier, c'est là la question importante. Quant au fait que, 5 ans avant que nous nous établissions, nous ayons un client promis de plus ou de moins, c'est bien secondaire !" Et Schwartz ajoutait : "Dois-je raconter cela à Châtelet, Valiron, Denjoy ?".

Une fois Schwartz nommé à Paris, nous eûmes l'occasion de mener ensemble quelques batailles. L'une des plus rudes fut la campagne que nous entreprîmes pour faire nommer Chevalley à la Sorbonne en 1954. Le doyen Albert Châtelet avait subitement décidé, à l'automne 1953, de prendre sa retraite, qui devint effective au début de 1954. Il laissait vacante une chaire d'algèbre et théorie des nombres, à laquelle Chevalley, alors professeur à l'Université Columbia, mais qui séjournait cette année-là au Japon, posa sa candidature. Il était inhabituel de prétendre accéder directement à une chaire lorsqu'on était candidat à la Faculté des Sciences de Paris, et plus inhabituel encore de ne pas faire de visites de candidature. Schwartz et moi décidâmes de les faire à sa place, et nous nous partageâmes donc les collègues à visiter. Nos efforts ne furent pas couronnés de succès, malgré l'appui de Valiron et, dans une certaine mesure, celui de Denjoy ; nous avions aussi l'appui de Brelot et de Choquet, tout nouvellement nommés professeurs à titre personnel, et qui avaient donc le droit de vote au Conseil de Faculté. Celui-ci, le 21 mai 1954, ne donnait que 32 voix à Chevalley contre 43 à son concurrent. Toutefois l'épilogue de cette affaire ne manque pas de saveur, et elle illustre assez bien les subtilités de l'administration universitaire. Dès le 24 Juin, un mois

après l'échec de Chevalley, le nouveau doyen Pérès proposait la création d'une chaire de géométrie algébrique pour Chevalley ; mais cette reconnaissance implicite de l'erreur commise un mois plus tôt était prématurée, et la proposition fut repoussée par 39 voix contre 37. Un an plus tard, le 21 Mai 1955, le Conseil de Faculté votait en faveur de l'attribution à Chevalley d'un poste de professeur associé ; mais au bout de 6 jours l'administration découvrait qu'il était impossible de procéder à une telle nomination, parce que Chevalley appartenait aux cadres de l'Université, ayant été professeur à Rennes avant la guerre. On trouva alors une autre solution : il fut chargé, pour l'année scolaire 1955-56, du service d'une chaire, - chaire qui d'ailleurs n'existait pas, mais qui fut créée pendant l'été sous le nom de chaire d'algèbre et géométrie. Je ne sais ce qu'elle devint un an plus tard lorsque Chevalley fut détaché au C.N.R.S. Enfin, le 4 Avril 1957, le Conseil de Faculté décidait la création d'une chaire de "Géométrie algébrique et théorie des groupes", et proposait Chevalley pour cette chaire. Il l'occupait encore en 1968. On créait beaucoup de chaires à cette époque-là.

L'année 1955 avait vu de belles bagarres à la Sorbonne. Il s'agissait de choisir d'un seul coup cinq nouveaux collègues mathématiciens, et bien sûr nous fûmes à nouveau sur la brèche, Schwartz et moi. Cette fois nous pûmes nous réjouir du résultat, bien que nous n'ayons pas gagné sur toute la ligne. Arnaud Denjoy, qui allait prendre sa retraite, ne cachait pas sa satisfaction et considérait que l'avenir des mathématiques à la Faculté était assuré.

Entre temps avait éclaté la guerre d'Algérie, et très vite Schwartz prit parti. C'est en 1957 qu'éclate l'affaire Audin : le mathématicien Maurice Audin, assistant de De Possel à l'Université d'Alger, est assassiné le 21 Juin 1957 après avoir été torturé. Son assassinat est camouflé en délit de fuite par l'autorité militaire. Cet événement soulève une vive émotion parmi les mathématiciens français. Schwartz prend la tête des protestataires et devient vice-président du Comité Audin qui est présidé par l'ancien doyen Châtelet. Schwartz organise avec de Possel la soutenance de thèse in absentia de Maurice Audin à l'Institut Henri Poincaré, le 2 Décembre 1957. Il mène campagne contre l'usage de la torture, que certains essaient de justifier. Dans un article virulent paru dans l'Express en Janvier 1958 il accuse le gouvernement de cacher les rapports de la "commission de sauvegarde", et demande s'il faudra organiser un commando de professeurs de Faculté pour aller les dérober et en faire connaître le contenu. Après la mort d'Albert Châtelet en 1959 Schwartz prend la présidence du Comité Audin ; avec l'aide de Pierre Vidal-Naquet, il mènera, de procès en procès, l'affaire Audin jusqu'à son terme. Et bien sûr, pendant tout ce temps, il n'a pas oublié qu'il fallait venir en aide à Madame Audin.

Entre temps Laurent Schwartz avait pris une décision qui allait avoir des conséquences considérables. Sollicité par quelques personnes à la fin de 1957, allait-il briguer

QUELQUES SOUVENIRS D'UNE LONGUE AMITIÉ

l'un des deux postes de professeur de mathématiques à l'Ecole Polytechnique qui se trouvaient vacants? Cette grande Ecole pouvait d'autant moins le laisser indifférent que le grand mathématicien Paul Lévy, le beau-père de Schwartz, y avait longtemps enseigné. Mais avant de prendre la responsabilité d'une telle décision, il fallait peser le pour et le contre. Je me souviens d'une longue conversation téléphonique où ils étaient pesés : le pour, c'était la perspective de créer à l'X un centre de recherches qui permettrait de mieux utiliser le potentiel d'une élite de la jeunesse française ; le contre, c'était le temps et les efforts qu'allait nécessiter une telle entreprise. Bien sûr, c'est le pour qui l'emporta ; Schwartz fut nommé, et il lui resta à préparer le cours qui devait être rédigé et publié avant que ne commence son enseignement en Octobre 1959.

A cette époque, les deux professeurs de mathématiques se relayaient, chacun n'enseignant qu'une année sur deux. Après avoir donné son enseignement en 1959-60, Schwartz part pour les Etats Unis. Lorsqu'il rentre en France en Septembre 1960, il apprend l'existence du "manifeste des 121", signé par des intellectuels opposés à la guerre d'Algérie. Il s'empresse de donner sa signature. Il est aussitôt révoqué de son poste d'enseignement à l'X par le ministre de la Défense Nationale, Pierre Messmer, le même qui a décoré de la Légion d'Honneur l'assassin de Maurice Audin après son acte ; ce qui permet à Schwartz de répondre au Ministre par une belle lettre. Tous les mathématiciens, qu'ils partagent ou non les idées de Schwartz, sont scandalisés, et leur solidarité trouve à se manifester, car toutes les tentatives pour lui trouver un successeur restent vaines, et en 1963 le même ministre se voit contraint de renommer Schwartz à son poste. Et voilà comment le Centre de Mathématiques de l'Ecole Polytechnique a pu devenir ce qu'il est aujourd'hui.

Tout le monde connaît les prises de position courageuses de Laurent Schwartz lors de la longue guerre du Vietnam, et la place que cette guerre a tenue dans sa vie. Il s'est dévoué pour aider les mathématiciens vietnamiens qui, malgré la guerre, voulaient travailler dans leur pays, et n'a pas hésité à aller sur place leur apporter le réconfort de sa présence.

Qu'il s'agisse de la guerre d'Algérie ou de la guerre du Vietnam, on aurait tort de sous-estimer la dose de courage qu'il fallait pour persévérer dans ce genre de lutte. Schwartz a reçu des menaces, notamment à l'époque où sévissait l'O.A.S. On a voulu l'atteindre dans ce qui lui était le plus cher, - et on a réussi... Mais on n'a pas réussi à arrêter son combat.

Je ne peux pas passer sous silence les événements de 1968, que nous avons vécus ensemble. Nous sentions profondément ce qu'il y avait de sain dans cette révolte des étudiants, malgré les exagérations inévitables que nous n'approuvions pas. Depuis des années nous tentions de combattre contre le carcan centralisateur du

système napoléonien auquel était soumise l'Université française (et ce qui se passe aujourd'hui montre que la bataille n'est pas terminée) ; nous souhaitons plus d'autonomie, plus de sens des responsabilités. Nous nous retrouvions dans des réunions auxquelles participaient notamment Jacques Monod et Michel Alliot. Mais Schwartz n'aimait pas se coucher tard ; or ces réunions se prolongeaient souvent jusqu'à trois heures du matin ; j'avoue que moi-même n'en attendais jamais la fin. Cependant les bagarres de rues continuaient. Au milieu de la nuit du 10 Mai, je suis tiré de mon sommeil par la sonnerie du téléphone : c'est Schwartz ! Lui ne dort pas ; il écoute la radio, ou plutôt les radios qui décrivent les combats de la rue Gay-Lussac. Il y avait des blessés que l'on n'arrivait pas à évacuer, les forces de l'ordre s'opposant au passage des secours. Que faisons-nous, me demande Schwartz ? Il est décidé que je tente de joindre au Ministère de l'Intérieur Christian Fouchet (que j'avais rencontré lorsqu'il était ambassadeur à Copenhague). Et nous convenons que si je n'obtiens pas satisfaction nous donnerons tous deux notre démission de l'Université française. Naturellement je ne pus obtenir Fouchet au téléphone à 3 heures du matin, et avant la fin de la nuit la radio annonçait notre double démission. Celle-ci fut plus tard refusée par le doyen Zamansky.

La bataille pour les droits de l'homme, c'est celle que Schwartz a toujours menée. Mais elle prend une forme nouvelle à partir de 1974. Il s'agit d'abord de défendre le mathématicien soviétique Chikhanovich, menacé de l'hôpital psychiatrique. Puis c'est l'affaire Pliouchtch, la création du Comité des Mathématiciens et de ses ramifications hors de France, la grande bataille pour Pliouchtch qui va durer deux années et culminer au meeting de la Mutualité en Octobre 1975, l'arrivée de Pliouchtch à Orly le 11 Janvier 1976, ramené de Vienne par Tania Mathon et Michel Broué.

Sept années ont passé depuis l'arrivée de Pliouchtch, et le Comité des mathématiciens a plus de tâches que jamais : nous n'avons pas réussi à faire libérer Massera, Sion Assidon, Chtcharanski et tant d'autres en Russie soviétique. Nous savons que l'essentiel est de ne jamais céder au découragement, de persévérer toujours.

J'arrive à la fin de ces quelques souvenirs d'une longue amitié. Je ne prétends certes pas avoir dressé un tableau complet des activités de Laurent Schwartz. Par exemple, je n'ai rien dit du fameux rapport qui lui a été demandé en Juin 1981 par la Commission du bilan, quelqu'un s'étant aperçu au dernier moment qu'on avait oublié l'enseignement et la recherche dans le bilan de la France. Je souhaite que le travail énorme que ce rapport lui a coûté non seulement soit utile aux futurs historiens du XXI-ème siècle en mal de thèse, mais qu'il ait des conséquences pratiques dans le futur immédiat et n'ait pas servi uniquement à lui créer des ennemis.

QUELQUES SOUVENIRS D'UNE LONGUE AMITIÉ

Pour en revenir à notre longue amitié, permettez-moi d'ajouter quelques mots. Je pense que jamais Laurent Schwartz n'aurait pu mener toutes ces luttes, et en même temps faire œuvre créatrice de mathématicien, former des élèves, susciter des vocations, créer et développer le Centre mathématique de l'Ecole Polytechnique, s'il n'avait eu le soutien constant et sans faille de celle qu'il avait connue et choisie dès son séjour à l'Ecole Normale, et qui s'appelait alors Marie-Hélène Lévy. Ceux qui connaissent le ménage Schwartz, son accueil fait de simplicité et de gentillesse, me comprennent. Et ceux qui, comme ma femme et moi, ont partagé les joies, mais aussi les épreuves qui ne leur ont point été épargnées, voudront certainement, aujourd'hui, les remercier de nous avoir donné l'exemple d'une si parfaite union.

Henri CARTAN

30 Mai 1983

95 bd Jourdan
75014 Paris